

## Les Indiens

Le repas est fini depuis longtemps, mais aucun des convives ne semble avoir envie de quitter la table. Pourtant le silence est revenu, s'installant à nouveau entre les invités et leur hôte. « Quelqu'un va devoir se décider à agir », se dit le Doc, « mais que faire ? »

Pendant tout le repas, Mary Petiboon s'est épanchée, relatant toutes les aventures du couple depuis leur installation dans ce ranch. Parfois joyeuses, parfois cocasses, les anecdotes ont vite fait place à l'angoisse qui rythme les jours de Mary depuis plus d'un an.

Lorsqu'elle avait épousé John, un avenir radieux s'offrait à eux. La région était quasi déserte, et il y avait de la place pour tous autour de Nowhere Gulch. La famille de Mary habitait Rapid City, à l'est. Mais la jeune femme ne voyait pas son avenir dans cette ville sombre et inhumaine. Elle avait donc accepté d'épouser un fermier de l'Ouest, comme cela se faisait couramment pour échapper à la ville et à l'usine.

Dieu avait été clément avec elle, car John, son promis, était un homme fort, beau et agréable à vivre. Ils s'étaient vite mariés, et il l'avait emmené dans le ranch qu'il commençait à construire lui-même. Une fois installés, leur vie s'était construite au rythme des saisons, faite de beaucoup de travail et d'amour.

Un enfant en était né, la petite Sarah, il y a cinq ans de cela. La naissance s'était mal passée, et toutes les deux avaient failli mourir. Depuis, Mary savait qu'elle ne pourrait pas porter d'autre enfant, et la petite était devenue le centre de leur vie.

John l'avait plutôt bien pris. Il s'était encore plus investi dans le ranch, construisant une immense grange et doublant le nombre de têtes de bétail. Il se proposait même de prendre des cow-boys pour l'aider lorsque les Indiens étaient arrivés dans la région, il y a plus d'un an.

Oui, elle se souvient très bien des premiers accrochages, car c'est à ce moment que le vieux shérif Connor avait été tué par des hors-la-loi, et que le shérif Taintormer l'avait remplacé. La tante Alice, sœur du père de John et veuve de l'ancien shérif, avait ouvert une pension de famille à Nowhere Gulch. D'ailleurs, s'ils voulaient rester un peu dans le coin, ils pourraient aller la voir, elle avait sûrement encore des chambres libres, pour un prix modique.

Pour le couple, depuis un an, la vie était devenue plus dure. Les têtes de bétails disparaissaient, volées par des bandits ou les Indiens. Plusieurs de leurs amis avaient été attaqués, leurs fermes mise à sac et brûlées. La plupart du temps, aucun survivant ne restait pour raconter ce qui s'était passé.

Mary a commencé à être inquiète, à ne plus dormir la nuit. Elle voulait quitter la ferme, retourner chez ses parents, à l'abri. Mais même pour sa petite Sarah, John ne voulait rien savoir. Ce ranch était l'œuvre de sa vie, il ne pouvait l'abandonner aux pillards. Il avait alors accumulé tout un arsenal d'armes dans le ranch, prêt à se défendre jusqu'à la mort contre toute attaque. Mary lui avait dit que ce n'était pas raisonnable, de penser à sa fille, à sa femme, mais il ne l'avait pas écoutée.

Et puis hier...Hier, Sarah était allée au ruisseau avec le chien. Son père lui avait parlé de l'arrivée de plusieurs castors et de leurs travaux sur l'étang. Elle voulait voir le barrage qu'ils construisaient. En plein jour, les parents ne s'étaient pas méfiés, la rivière n'est qu'à moins d'un quart de mile.

Ils avaient entendu le chien aboyer, puis les cris de Sarah. Le chien avait couiné de douleur puis s'était tu. Lorsque John était sorti du ranch avec une carabine, il ne restait que des traces du drame.

Le chien agonisait, la gorge tranchée, et les traces de plusieurs chevaux non-ferrés marquaient la boue du rivage. De la fillette et de ses ravisseurs, rien n'était visible. Ils avaient disparus, avalés par la forêt comme seuls savent se dissimuler les Indiens.

John était revenu au ranch dans un tel état de fureur que Mary n'avait pas osé le retenir. Il avait sellé son cheval sans un mot. Avant de monter, il avait embrassé sa femme en disant « Pour la dernière fois, peut-être... » pis il avait galopé en direction des collines qui cachaient les campements des indiens.

Effondrée, la femme s'était d'abord enfermée dans le ranch. Mais il fallait bien s'occuper des bêtes, continuer à vivre. Depuis le départ de John, Mary vivait dans la crainte. Celle de ne pas voir revenir son mari, et celle surtout de le voir revenir seul. A chaque instant, vivre avec la peur d'une attaque. Seule dans la ferme, elle constituait une proie si facile, sans défenses.

« Bien », dit le Doc en se levant. « Madame, nous acceptons de veiller sur votre ferme cette nuit. Il y aura peu de risques d'un assaut, mais nous monterons la garde. » Il regarde ses compagnons qui hochent la tête chacun à leur tour. « Toutefois, nous ne sommes pas armés, et cela fera une misérable protection... »

Soulagée par les paroles du Doc, Mary se lève rapidement. « Ho, mais vous ne manquerez pas d'armes, n'ayez aucune crainte ! » Allant jusqu'à l'armoire près du lit, elle en ouvre la porte. Les arrivants peuvent alors voir l'arsenal de John Petiboon.

Observant les armes dévoilées, le Faucon laisse entendre un long sifflement d'admiration. Il s'approche, tend la main et prend un des deux longs fusils de chasse, le soupesant. « Hmmm, bonne arme. » Il vise le plafond avec. « Le canon est droit, le

chien bouge correctement. » Il pose l'arme sur la table, plaçant son jumeau à côté. « Dites-moi, Madame, savez-vous charger ces armes ? » « Ho, bien sûr, nous nous y entraînons souvent avec John ! Il tient à être prêt à toute éventualité »

Revenant à l'armoire, il en sort encore plusieurs armes. Observant ses compagnons, il leur attribue une à chacun. Ainsi, le Doc se voit remettre un pistolet Remington, le Bison une paire de colts Peacemakers et la Panthère une carabine à répétition Winchester.

Impressionné, le Doc fait une découverte incroyable. Dès que le Faucon lui pose le pistolet dans la main, sa mémoire s'ouvre devant lui comme si l'arme en était une clé. Dans sa tête tourbillonnent des images du pistolet. Sans même en avoir conscience, il démonte l'engin, vérifiant le fonctionnement de chaque pièce. L'outil est en parfait état de fonctionnement et bien entretenu.

Tandis qu'il le remonte rapidement, le Doc voit ses compagnons agir de la même manière. Moins rapide, le Bison est en train de remonter le colt de ses grosses pognes malhabiles. La Panthère, elle, finit de charger le magasin de la carabine qu'elle vient de vérifier.

Mary est étonnée. « Votre amie tire aussi ? C'est inhabituel, par ici ! D'où venez-vous donc ? » Le Doc préfère éluder la question. « Si cela ne vous dérange pas, Madame, nous allons essayer nos armes, afin de nous familiariser avec elles. » Mary donne son assentiment.

Le Faucon est à peine sorti dehors, le lourd fusil à la main, qu'il s'arrête. « Hé, Doc, regardez un peu là-bas... » Le Doc observe dans la direction indiquée, mais ne voit qu'un nuage de poussière dans la plaine. Le Faucon regarde toujours « Des Indiens, une vingtaine environ. Ils foncent directement sur nous. »

Sans se concerter, ils retournent tous les quatre dans le ranch, sur les pas de Mary qui s'y est précipitée la première. Sortant des munitions pour les armes, ils s'installent chacun devant une ouverture, prêts à défendre la place. Mary, sans un

mot, prend place près du Faucon, la poire à poudre à portée de main, prête à recharger ses armes.

« Ne tirez pas tout de suite » suggère le Doc, « ils ne viennent peut-être pas pour attaquer. » Le Faucon, l'arme pointée la fenêtre, le reprend « Alors, pourquoi ont-ils leurs peintures de guerre ? »

En effet, les Indiens sont déjà quasiment sur le ranch. Ils se sont arrêtés à une cinquantaine de mètres, mais cinq d'entre eux continuent leur course. Lorsqu'ils passent devant la façade de la maison, chacun d'eux lâche une flèche. Elles viennent se ficher dans le bois du mur avec un bruit sourd. L'une d'elle se plante à une dizaine de centimètres du fusil du Faucon.

« Maintenant... Feu ! » Au signal du Doc, les armes tonnent, emplissant la maison d'une âcre fumée. Dehors, trois indiens ont vidé les étriers. L'un d'eux rampe pour s'éloigner, les deux autres ne bougent plus. Les autres indiens n'ont pas bougé.

Mary reprend le fusil du Faucon. Saisissant le second, celui-ci vise les attaquants arrêtés. « Voulez-vous que j'abatte leur chef ? Je l'ai si cela vous intéresse ». Mary opine « Oui, sans leur chef, ils devraient fuir ». Un coup de feu claque. Un grand indien, qui semblait être le chef de la bande, tombe en arrière d'un bloc, comme frappé par un marteau.

D'un mouvement identique, tous les indiens tournent bride et s'enfuient à brides abattues. Seul l'un d'eux, sautant de sa monture, charge le cadavre du chef sur son cheval avant de s'enfuir avec son macabre fardeau. Dans le ranch, les défenseurs soulagés regardent les assaillants quitter les lieux.

Les Indiens partis, les compagnons sortent prudemment du ranch. Il ne reste de l'attaque que les deux morts, leurs chevaux qui paissent non loin, et un blessé qui agonise contre la grange, son cheval à ses cotés.

« Tiens, il y en a un qui revient... » Tous relèvent la tête, observant la direction indiquée par le Faucon. « Non, ce n'est pas un indien, on dirait un cow-boy... Il a un paquet devant lui.. Non, c'est un enfant, une fille ! »

Tombant à genoux, Mary pleure de joie « John, mon John ! Il a retrouvé Sarah, merci mon Dieu ! » Dans la prairie, le cavalier approche et tous peuvent maintenant voir l'homme et la jeune enfant devant lui. Personne ne parle, observant cette apparition inespérée.

Soudain, comme au ralenti, l'homme se redresse d'un coup sur sa selle puis, lâchant l'enfant qui s'agrippe au pommeau, vide les étriers et tombe à la renverse. Alors tous peuvent entendre, avec le retard de la distance, le sinistre claquement d'un coup de fusil qui résonne dans les herbes.

Loin, à la limite de portée de fusil, une légère fumée trahit la position du tireur. Se relevant, l'indien redresse son cheval couché lui aussi dans les hautes herbes et saute en selle. Brandissant son fusil en signe de victoire, il part au galop, laissant les spectateurs stupéfaits et une Mary qui, les yeux écarquillés d'horreur, regarde alternativement sa fille qui galope toujours vers eux et l'endroit où son John vient de tomber.

Les compagnons ont réagis comme par instinct à cette nouvelle attaque. Plongeant à couvert derrière le puit, le Faucon parcourt du regard la plaine, balayant l'horizon de la pointe de son fusil. Le Bison, après un roulé-boulé impressionnant pour sa taille, s'est plaqué contre la grange, le colt sorti. Le Doc s'est jeté sur Mary et, la plaquant au sol, lui offre la maigre protection de son corps.

Dans le même temps, la Panthère s'est baissée et, pliée en deux, s'est élancée en courant en zigzag vers le cheval qui porte toujours l'enfant. Tous aux aguets, ils surveillent l'avancée de la jeune femme dans les hautes herbes de la plaine qui la cachent parfois complètement.

Toutefois, tous sont brusquement surpris par le clairon qui résonne dans leur dos. Se retournant, le Doc voit arriver vers eux, sur le chemin de terre, une quinzaine de cavaliers de l'armée dans leurs uniformes bleus. Les précédant, l'un des soldats souffle à pleins poumons dans son instrument, sonnante la charge.

Devant les défenseurs ébahis, la colonne entre dans la cour, soulevant une montagne de poussière et faisant fuir les chevaux indiens qui restaient. Le sergent qui commande le détachement stoppe son cheval devant Mary interdite qui se relève en époussetant sa robe.

« Mes hommages, Madame Petiboon. Nous pistions une bande d'indiens, quand nous avons entendu des coups de feu. J'espère que nous arrivons à temps » Un instant, la femme semble perdue, les yeux dans le vague.

Soudain, son regard s'éclaire, réalisant la situation. « Mon Dieu ! Sarah, John ... » Sans même répondre au salut du soldat, elle remonte sa jupe et fonce vers l'endroit où est tombé son mari.

Lorsqu'elle y parvient, la Panthère est agenouillée près de l'homme à terre. Atteint en plein torse, le blessé n'a plus que quelques minutes à vivre. Non loin, la petite fille, les yeux écarquillés d'horreur, regarde son père baignant dans son sang en tenant les rênes du cheval.

Les yeux déjà vitreux, l'agonisant essaye de parler. « Mary... Mary... » La femme, en pleurs, prend la main du mourant dans la sienne. « Je.. J'ai retrouvé Sarah... Mary, je te l'ai ramenée... Mais elle... elle n'était pas la seule. » Il s'étouffe, tousse en crachant du sang. « J'ai vu... la petite Annette, la fille Brown... Il faut... Pas pu !.. La... la sauver ! »

Toussant encore, l'homme se tord de douleur. La Panthère se rend bien compte qu'il vit ses derniers instants. « Il le faut... je ... pas pu... Promets... Promets-moi ! » Les larmes ravagent le visage de Mary, agenouillée près de John. Dans un dernier spasme, le corps se raidit, puis s'affaisse avec un dernier soupir.

S'agenouillant près du cadavre, la Panthère laisse une larme couler sur sa joue. « Oui, John Petiboon, nous ferons tout ce que nous pourrons pour cette fille. Allez en paix. » Puis de la main, elle referme pour la dernière fois les yeux du courageux fermier.